

*Le marcheur romantique
et la phénoménologie du chemin*

Claude Reichler

Des mots et des chemins

ON CONNAÎT le beau titre que Jacques Lacarrière a donné à l'un de ses livres: *Chemin faisant*¹. La sémantique autant que la grammaire attirent l'attention dans cette expression, puisque, si celle-ci signifie d'abord, quand on l'entend dans son sens figé, « en chemin », « en parcourant un chemin », elle peut aussi vouloir dire, grâce à la valeur active du participe présent, que celui qui marche *fait* le chemin, et d'une certaine façon le crée; voire aussi, en donnant au mot chemin un rôle de sujet grammatical, que le chemin *fait* quelque chose ou quelqu'un, qu'il produit par exemple la promenade, le paysage ou le promeneur. La double valeur active et passive attachée au chemin, et la double position objective et subjective du promeneur, indiquent des perspectives essentielles pour une phénoménologie autant que pour une poétique du chemin.

La variété des expressions associées au chemin dans la langue frappe, et souvent celles-ci nous étonnent par leur richesse sémantique et leur potentiel figuré. On dit « montrer le chemin », « se mettre en chemin », « être en chemin », « passer son chemin », « ouvrir un chemin », « frayer le chemin » ; « s'arrêter en (si beau) chemin »... On dit que le chemin « se perd », ou « nous trompe » ; on parle du « chemin des écoliers », du « grand chemin », des « chemins de traverse », des « chemins de croix », du « chemin de Saint-Jacques »... Le sens littéral comme le sens figuré démultiplient les virtualités du mot, et ouvrent à l'intuition des significations fortes, des emplois troublants. On reconnaît l'effet de la « métaphore vive », le sens commun remis en jeu par une image inattendue, la vieille catachrèse dont le crépi se fissure ; mais on éprouve aussi que la littéralité elle-même apparaît énigmatique, et qu'elle manifeste dans sa concrétude un être au monde du chemin qui nous restait opaque, et soudain nous éclaire. « Montrer », « passer », « frayer », « ouvrir », « être en », « se perdre » : autant d'actions ou d'états dont la référence spatiale est soudainement levée par une poussée latente, animée d'une force qu'on ne lui reconnaissait pas. Comme s'il y avait dans la langue, s'agissant de ce mot et des associations qu'il porte, l'invite à une prise de conscience de la spatialité de notre existence.

Dans l'espace du monde, un chemin est rarement le plus court moyen pour aller d'un point à un autre, sinon dans une acception purement technique et cartographique. Un chemin est bien plutôt un fait complexe, qui conjugue plusieurs

ordres de réalité. Il est un *fait*, voire un *faire*, plutôt qu'une donnée inerte ; médiation entre l'homme et l'espace, il n'existe que dans un parcours, réel ou imaginaire, comme une expérience accomplie, évoquée ou projetée. Je voudrais ici m'intéresser à trois aspects de cette expérience, qui constituent trois propriétés phénoménologiques du chemin : le chemin comme lieu d'exercice de la déambulation ; comme forme liée à un tracé et à des vestiges ; et enfin comme accès au paysage. Ces propriétés seront étudiées sous divers angles, de manière non systématique : spatial et géographique, technique et social, corporel et sensoriel, indiciel et mémoriel ; je m'intéresserai à des questions de spatialité plus qu'à des figures de langage, mais sans oublier que la métaphore est partout agissante, et transforme notre accès à l'espace. J'aurai principalement recours à une documentation littéraire, à travers laquelle les chemins se trouvent décrits et racontés dans leurs modes d'apparaître *pour un sujet* : donnés à voir comme réalité perçue en un lieu et en un temps, mais aussi intériorisés comme traces mentales et transcrits à l'aide des ressources du langage. Ils prennent alors leur pleine dimension. Enfin, je me concentrerai ici sur la montagne et sur une **phénoménologie** des chemins d'altitude, qui ont leurs manières particulières de se donner ou de se refuser ; le marcheur y trouve une expérience à nulle autre pareille, aux significations irremplaçables².

La marche

Il y a une histoire culturelle de la marche, dont les linéaments sont dispersés dans les études sur le voyage, en particulier le voyage en montagne, mais aussi dans la littérature sur le romantisme et les romantiques³. Cette histoire connaît des moments forts : dans l'Angleterre de la fin du XVIII^e siècle, avec la découverte du Lake District et les randonnées des poètes, Wordsworth, Shelley, Coleridge ; dans l'Allemagne du début du XIX^e siècle, où elle donna lieu à la figure du *Wanderer*. Les romantiques français aussi furent grands marcheurs, Berlioz, Sand, Nerval, et, au-delà des écoles esthétiques, le XIX^e siècle jusqu'à Rimbaud... La mode des Alpes, devenue un phénomène européen au tournant des XVIII^e - XIX^e siècles, a favorisé alors une véritable culture de la marche et des récits d'excursions pédestres. Il est convenu que son histoire commence avec Rousseau, bien qu'elle soit en fait plus ancienne, et qu'on puisse trouver un éloge de la marche en montagne dès la Renaissance chez les lettrés protestants des cantons suisses. Rousseau pourtant constitue bien une sorte de commencement, par ce qu'il nomme au Livre II des *Confessions* sa « manie ambulante », et surtout par la relation étroite qu'il introduit entre la marche et la conscience du *moi*. En témoignent assez le titre et l'organisation par *Promenades* de son dernier livre, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, qui évoquent ses souvenirs de marcheur dans diverses circonstances de sa vie. Rousseau avait déjà introduit le thème dans la lettre dite « du Valais » de *La*

Nouvelle Héloïse (« Je gravissais lentement et à pied des sentiers assez rudes ») et l'avait développé de manière prolongée dans les *Confessions*. On connaît les pages où il célèbre le plaisir des voyages à pied, le redoublement des sensations, la rêverie indolente, la présence au monde du *moi* libéré des contraintes sociales. La marche permet le déploiement de cette conscience originelle restaurée, d'une jeunesse du moi qui se conçoit comme à peine détaché de la nature et jouit pleinement du monde dans son adhérence :

« Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans (les voyages) que j'ai faits seul et à pied. (...) Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur errant d'objet en objet s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentimens délicieux⁴. »

Mais tous les chemins ne se valent pas ; ceux des pays de montagne possèdent pour Jean-Jacques des avantages décisifs :

« Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fut, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur⁵. »

N'envisageons pas ce dernier texte comme une description de paysage, mais comme une nomenclature d'objets, soumise à une grammaire qui présente successivement ces objets en les spatialisant dans le processus de la marche : devant, derrière, en haut, en bas, de côté – tous les repères sont indiqués, mais aussi les mouvements, les couleurs,

les émotions. Le promeneur s'identifie à son corps qui s'élève, qui dévale une pente, qui se repose; tous ses sens sont en éveil, y compris les sens statique et cinétique. Le chemin est un espace de heurts, où la vue est tantôt bornée, tantôt déployée, où le souffle se raccourcit puis se détend, où le sujet se sent vivre. Mais l'espace n'est pas seul en cause: il y a aussi une motivation physiologique à la préférence proclamée de Rousseau pour les chemins irréguliers des montagnes. Le passage de *La Nouvelle Héloïse* mentionné ci-dessus, dans lequel le héros-narrateur raconte ses excursions en montagne, développe les aspects de la marche liés à la théorie médicale que Rousseau adopte. La vue, la respiration, les échanges entre le physiologique et le psychique (les «humeurs» et la «morale» dans le langage du XVIII^e siècle), tout le régime corporel et mental est stimulé. Il est vrai que la promenade et le mouvement sur les chemins ne constituent pas, selon Jean-Jacques, l'unique raison du bien-être éprouvé par le personnage, mais qu'il s'y ajoute l'air vif et pur respiré en altitude⁶.

Dans la suite de Rousseau, les guides du voyage en Suisse vont insister sur les bienfaits de la marche, et particulièrement le plus important d'entre eux, celui de Johann Gottfried Ebel, lui-même médecin⁷. Dans la Troisième Section du Tome I (dans lequel sont concentrés la présentation générale du pays et les conseils aux voyageurs), Ebel fait l'éloge de la marche. Rompant avec les pratiques des aristocrates du siècle précédent, notamment ceux du Grand Tour, qui voyageaient en carrosse, Ebel expose tout le bien que le corps peut attendre de l'excursion pédestre,

n'oubliant ni le transit intestinal, ni la respiration et la sudation, ni la musculature. Tous en reviennent frais et dispos, assure-t-il, bien portants, l'âme en paix. Sans le style de Jean-Jacques, mais en maniant pourtant avec conviction l'hypotypose, il fait voir à ses lecteurs les chemins des Alpes, il les y fait marcher:

«Les habitans des plaines seront d'abord effrayés à l'idée de parcourir à pied les âpres régions d'un pays aussi élevé que la Suisse. Et véritablement ces sortes de courses sont fatigantes; mais il est certain qu'elles le sont beaucoup moins que celles que l'on fait dans les plaines. Dans les montagnes on trouve toutes sortes de chemins différens; tantôt il faut monter, tantôt descendre, tantôt marcher sur un terrain horizontal, de sorte que tous les divers muscles des jambes étant mis tour à tour en activité, ceux qui peu auparavant avoient fait le plus d'efforts, se trouvent dans une sorte de repos lorsque la nature du chemin ne leur laisse que peu de part à prendre aux mouvemens qu'elle nécessite⁸.»

Pourtant Rousseau et ses émules, en mettant l'accent sur les bonheurs du corps et des sens, la disponibilité du *moi*, le goût de l'errance, laissent de côté une propriété importante de la marche et du chemin: la marche consiste en général à se rendre quelque part, elle a un but; le chemin *va dans un sens*. Il est un vecteur orienté, qui met en rapport des moyens et des fins, qui réunit un point de départ à un point d'arrivée. On pourrait donner de très nombreux exemples de cette propriété directionnelle du chemin: elle est la plus fréquemment mise en œuvre, elle constitue en somme l'*habitus de l'être en chemin*. Dans l'acception

géographique courante, elle est la seule prise en compte, mais alors elle ne livre pas spontanément les éléments densément significatifs que nous voulons interroger ici. Cherchons à contourner cette normalité; prenons-la par ses exceptions, par ses échecs ou ses réalisations anormales.

Orientation

Vouloir seulement « rester sur le bon chemin » peut entraîner une préférence accordée à l'arrivée et donc la hâte, l'aveuglement et le refus des sensations buissonnières, bref l'oubli paradoxal du chemin lui-même. Ou encore, si le but est lointain, comme par exemple lors d'un pèlerinage, si le chemin s'allonge démesurément au fil des jours et des étapes, il peut apparaître comme un report plus que comme une relation. L'espace se transforme en une interminable durée, qui le dévore. Mais le bon chemin peut subir aussi maint aléa: il passe par des carrefours où le voyageur hésite et parfois se fourvoie; il lui arrive de se perdre, de s'effacer, toutes traces disparues. Le voyageur dépend des signes disposés sur sa voie, signes naturels ou humains, indices ou signalétique élaborée: on voit que la propriété directionnelle du chemin est associée à une autre qualité, le *déroulement*. Celui-ci est fréquemment chargé d'évocations métaphoriques: on connaît le proverbe latin *via vita*, qui interprète le chemin dans le sens du *devenir* et dépose sur l'espace nu de la voie, des significations temporelles et existentielles.

La marche orientée, la déambulation dans une direction déterminée, prennent ainsi la valeur

d'une visée, d'une intention, d'une projection de soi dans l'en-avant. Dans l'admirable récit du passage du Simplon chez Wordsworth, la marche est l'occasion d'une confrontation entre la réalité extérieure et la conscience intime, l'une et l'autre pouvant prétendre *tenir leur chemin*. Le poète et son compagnon, ayant suivi derrière leur guide un groupe de muletiers dans la montée abrupte du col, font halte avec les autres pour le repas de midi. Tous partent rapidement, les laissant seuls. Lorsqu'ils veulent rattraper leurs compagnons de voyage, ceux-ci ont disparu, et le chemin qui amorce une descente, se perd sur le bord d'un torrent. Sur l'autre rive, un sentier grimpe en direction d'un haut sommet, et semble les inviter à l'emprunter. Ils traversent à gué, se mettent à monter, cherchant toujours vainement à rejoindre leur guide. Au bout d'un temps d'ascension, perplexes et anxieux, ils croisent un paysan qui leur apprend que le chemin qu'ils doivent suivre longe le cours d'eau en descendant: ils n'ont donc plus à monter. A leurs sens incrédules se fait jour la réalité – nous comprenons alors, écrit Wordsworth, « *that we had crossed the Alps* ». Wordsworth dans son poème interrompt la narration du voyage pour réfléchir au sens de l'épisode et au pouvoir de ce qu'on appelle à tort, dit-il, « l'imagination », cette faculté capable de substituer au réel une nécessité privée, intime, et d'extraire ainsi du profond de l'être une vérité inaccessible d'autre manière. En analysant sa propre erreur, il découvre qu'un tissu de relations complexes s'établit entre l'âme humaine et la nature: c'est le *chemin du cœur* qui, dans cette occasion, a éclairé la conscience et l'a révélée à elle-même, dans un accord avec le

monde plus essentiel que celui qu'offraient la voie convenue et le but prescrit. A la faveur de son erreur, le poète comprend que, se sentant entraîné par la topographie des Alpes autant que par son désir d'élévation – le sublime –, son vœu profond n'était pas de descendre le col :

« L'Imagination – le Pouvoir appelé
De ce nom par l'incompétence du langage,
Auguste, s'éleva du gouffre de l'esprit;
Tel un brouillard sans cause enveloppe soudain
Un solitaire voyageur. J'étais perdu,
M'arrêtai, sans chercher à percer cette brume;
Mais à mon âme qui le sent je puis le dire,
"Je reconnais là ta splendeur..."⁹ »

L'identification des désirs de l'âme au chemin est très puissante dans le romantisme, dont on sait que Wordsworth est une des premières voix européennes (son passage du Simplon a eu lieu en 1790; la première version du *Prélude* date de 1805). Dans son récit, l'âme ne crée pas son chemin, mais elle le *reconnait* à la faveur d'une faille du regard objectif, d'un défaut de l'observation: elle compose un espace qui lui est propre. Mais l'épisode est bref, et les deux voyageurs une fois remis sur le bon chemin, la descente le long de la Diveria dans les gorges de Gondo restera pour eux inoubliable, comme est inoubliable le récit qu'en fait le poète dans le *Prélude*. S'il est toujours attentif au retentissement des paysages et des chemins sur ses émotions et sa conscience, Wordsworth ne se détache pas pour autant des aspects concrets de l'espace et de la géographie de ses voyages. Au contraire, il met remarquablement en relation les observations géographiques et

l'écoute intérieure des répercussions sensibles et symboliques des phénomènes spatiaux. Peut-être est-ce même cette capacité de mise en rapport, avec les illusions ou les découvertes qu'elle fait naître, qu'il appelle *poésie*.

Pour le marcheur romantique, la propriété directionnelle du chemin peut aussi être associée, paradoxalement, non pas à l'avenir mais au passé. Allant d'un lieu à l'autre, le promeneur suit quelquefois une voie orientée par ses souvenirs. Le chemin déroule alors une spatialité à deux niveaux: le premier dans la marche actuelle, le second dans le temps de la mémoire. L'un et l'autre ne sont pas nécessairement superposés, ils se croisent et se recroisent par le rappel des sensations éprouvées; mais ils se superposent dans les *noms* des lieux par lesquels les chemins passent. Voici une promenade d'Oberman, dans le roman homonyme de Senancour (1804). L'auteur est très attentif aux données spatiales, il est, comme le dit sa commentatrice la mieux autorisée, « amoureux de géographie¹⁰ ». Lors d'un été prolongé qu'il passe à Fontainebleau, Oberman fait de longues promenades. Le paysage de la forêt et des landes sablonneuses marque ces promenades de nostalgie, mais aussi le souvenir des années de son adolescence, durant lesquelles il avait effectué dans ces lieux mêmes de longs séjours. Dans l'une de ses lettres¹¹, il raconte une course à travers bois de deux journées, où il revisite tous les sites fréquentés et aimés. Les indications topographiques sont précises: les points cardinaux sont nommés (« je montai vers le nord »; « je tournai vers le couchant »...) et le narrateur désigne par leur nom les villages qu'il traverse ou côtoie. Il multiplie les

toponymes de manière insistante, au point qu'on a pu parler de cette lettre comme d'un « guide » : le vallon de Changis, les sommités d'Avon, la fontaine du Mont Chauvet, la croix du Grand-Veneur, les rochers de Cuvier, les gorges d'Aspremont, le petit Mont Chauvet, la route aux Nymphes... Si l'on se réfère à une carte contemporaine des événements racontés, on peut suivre étape par étape la promenade d'Oberman : comme les lieux eux-mêmes, les indications de la végétation, des roches, des vues, sont exactes¹². Ainsi le paramètre de l'orientation est-il scrupuleusement respecté à l'intérieur d'un espace forestier complexe et vaste, où les chemins sont multiples et se croisent sans cesse ; mais aussi à l'intérieur d'un texte qui appartient au genre du roman. Si les points cardinaux fixent l'orientation dans l'espace pour le lecteur, ce sont les noms de lieux qui assurent l'identité du souvenir et de l'expérience présente du personnage : nommer les lieux les fait exister dans le discours narratif et dans la mémoire, et confirme la coïncidence géographique du récit et du cheminement.

Egarements

A d'autres moments, dans *Oberman*, la vectorisation est affectée d'un signe négatif. La description du chemin se fait de manière privative, à l'aide des propriétés que celui-ci ne possède pas. Les lieux ne sont plus nommés ; l'expérience racontée est celle de la désorientation et de l'égarement. Cependant, du point de vue d'une phénoménologie, l'absence de direction n'apparaît pas comme une erreur frappée de nullité ontologique,

mais comme une face révélatrice de la propriété géographique de vectorisation :

« Je ne m'oriente point : au contraire, je m'é gare quand je puis. Souvent je vais en ligne droite, sans suivre de sentiers. (...) Il y a un chemin que j'aime à suivre : il décrit un cercle comme la forêt elle-même, en sorte qu'il ne va ni aux plaines, ni à la ville ; il ne suit aucune direction ordinaire ; il n'est ni dans les vallons, ni sur les hauteurs ; il semble n'avoir point de fin ; il passe à travers tout, et n'arrive à rien : je crois que j'y marcherais toute ma vie¹³. »

D'autres fois encore, la trace des chemins s'efface, la marche se fait au hasard, sans autre but qu'elle-même, avec la joie sauvage et inquiète qu'elle donne à l'être. Le personnage cherche dans la marche quelque chose de plus primitif que la voie frayée, des sensations qui procurent à son corps un rapport plus dense avec la nature. Il le trouve dans le contact des sols, des matières, des végétaux, dans la saisie brute de la surface terrestre : la bruyère mouillée du matin, le feuillage des genévriers qui griffe ses bras et ses jambes, les fondrières, les blocs de grès culbutés, la poussière que le vent soulève, les souches sur lesquelles il bute, le sol sablonneux :

« Entendez-vous le plaisir que je sens quand mon pied s'enfonce dans un sol mobile et brûlant ? quand j'avance avec peine, et qu'il n'y a point d'eau, point de fraîcheur, point d'ombrage¹⁴ ? »

Le chemin une fois quitté, démuné de toute direction et de toute protection, le promeneur se livre à la pure nature et s'ouvre au monde par des impressions démultipliées, tactiles et olfactives plus

que visuelles. Il connaît le paysage dans le sens qu'Erwin Straus donnait à ce terme en l'opposant à la carte géographique, le paysage comme *être perdu*, qui rend l'homme au sensible inorganisé¹⁵. De telles expériences de désorientation, associées à l'absence de chemin et au contact brut et immédiat avec le sol et la matière, sont l'objet de développements beaucoup plus dramatiques dans les parties du roman qui racontent les séjours d'Oberman dans les Alpes. L'ascension de la Dent du Midi, souvent commentée, en est un exemple : le personnage, renvoyant son guide, se dépouillant de ses vêtements et quittant en même temps tout sentier, se lance audacieusement dans les rochers et gravit les pentes en s'aidant de ses mains. Dans la dernière lettre du roman (ajoutée tardivement lors de l'édition de 1840), Oberman raconte une tentative de passage du col du Grand-Saint-Bernard à la mauvaise saison. Il s'y engage seul par défi, sans prendre de guide et sans se joindre à une caravane de muletiers. La neige et l'obscurité l'obligent à renoncer alors qu'il est déjà très haut dans la montagne. Il n'y a plus de chemin tracé, et de plus il est égaré au milieu des rocs : comment dès lors redescendre jusqu'au plus proche village ? Il décide de suivre en aveugle le cours du torrent, la Drance, et se confie comme une souche aux forces conjointes de l'eau et de la pesanteur, glissant ici, tombant là, ailleurs se raccrochant à une aspérité du roc. Il ne devra son salut qu'au hasard d'une lumière aperçue.

Ces expériences d'égarement, pourtant fort diverses, montrent que le chemin n'est pas donné et vécu simplement comme un *aller vers* quelque but, ni comme le contraire ; il se révèle aussi lié à des pratiques et à des partages. La propriété de

vectorisation ne se décline pas seulement sur un plan spatial, elle est aussi sociale : le chemin est un *aller avec* d'autres hommes, que ce soit de manière simultanée ou différée. Le vagabond même qui fait chemin seul, s'il ne côtoie personne dans sa marche, emprunte une voie frayée par et pour d'autres, il suit des routes communes. Sorti véritablement du chemin, le voyageur qui gravit la pente comme les chamois ou se livre au cours de l'eau comme les troncs d'arbres, effectue un retour à la vie sauvage et à l'élémentaire. Nous reviendrons sur cette question.

Mais la régression en deçà du chemin et de la vectorisation, semble devoir être payée par la mélancolie ou la folie. Les joies amères et la solitude voulue d'Oberman sont du côté de la première. A d'autres figures de la littérature de ce temps – ou de la musique : pensons à la *Winterreise* de Schubert – qui s'écartent des chemins battus, sont réservées la folie et l'angoisse. La psychose de Lenz, le personnage du récit de Büchner¹⁶, est décrite à travers des hallucinations, des obsessions, des comportements aberrants, mais aussi par des effets spatiaux de désorientation. A chacune des marches ou des courses dans lesquelles il se lance, Lenz met à l'écart le chemin : « il ne se souciait pas du chemin » ; « il s'écarta bientôt du chemin » ; « il ne cherchait aucun chemin¹⁷ ». Les expressions retenues par Büchner indiquent une sorte d'intention d'égarement, sans qu'il y ait pourtant délibération et volonté, au contraire de ce qui se passe chez Oberman. On dira que les déambulations de Lenz se font *en dehors des chemins*, en prenant l'expression dans son sens absolu : l'espace vécu du personnage n'est pas balisé par des chemins, ni

non plus par un choix contraire ; il se déplace sans cette médiation. Le récit commence d'ailleurs par une annonce où l'on peut lire immédiatement un dysfonctionnement spatial : « Den 20. Jäner ging Lenz durch's Gebirg » : le *durch* ne prend pas en charge l'idée d'une orientation, la visée d'un parcours ordonné ; il peut être traduit au mieux par « à travers ». L'inverse se passe lorsqu'à la fin du récit, la crise passée, le jeune homme prostré est reconduit à Strasbourg sous surveillance, par la route et dans une voiture : « Dans cet état (l'indifférence), il fit le chemin de retour à travers la montagne¹⁸. » Dans cette dernière notation, c'est la voiture qui suit le chemin explicitement désigné ; mais Lenz lui-même est absent aux choses¹⁹.

Les troubles de la spatialité sont marqués dans tout le texte avec une force extraordinaire, ils apparaissent comme un véritable mode d'être de la folie. Dès le départ, lors de la traversée de la montagne, les objets naturels sont nommés sans ordre d'apparition successive (sans la grammaire implicite que Rousseau manie fort bien dans le passage des *Confessions* cité ci-dessus) : « Les sommets et les étendues de montagne dans la neige, dans les vallées en bas la pierraille grise, des surfaces vertes, rochers et sapins²⁰. » Tout saute en même temps au visage, le haut et le bas, le proche et le lointain. Alors que pour Oberman le contact du corps avec les matières et les surfaces rémunérât l'absence de chemin et pouvait la rendre désirable, pour Lenz les perceptions spatiales et l'image du corps propre (ce que la psychiatrie romantique a nommé la cénesthésie) s'entrechoquent de manière incohérente, tantôt exaltantes, tantôt mortellement angoissantes. Il regrette de ne pouvoir marcher sur la tête, veut enjamber en

quelques pas de vastes espaces, souhaite « mettre la Terre derrière le poêle » tant elle lui paraît mouillée et petite... Dans les instants d'agitation, quand il voudrait enfouir son corps dans le grand Tout²¹, il halète, exalté, l'œil fixé sur les sommets blancs, sur les nuages chassés par le vent, sur les rayons rasants du soleil. Il se roule sur le sol, la bouche ouverte, puis il s'arrête, la tête sur des mousses et les yeux fermés... Ou bien il est saisi d'une angoisse sans nom devant le néant et se précipite dans la pente pour fuir une menace, « quelque chose » qui le poursuit. Il n'y a plus de paysage, même dans le sens de ce *suspens archaïque*, livré aux seules sensations, que suppose Erwin Straus ; les phénomènes et l'étendue retentissent immédiatement dans l'esprit et le corps du jeune homme. Absorbé dans quelque chose qui serait de l'ordre de l'infra-phénoménal, Lenz ne peut construire des représentations (ou n'en produit que d'aberrantes), ni constituer d'échelle pour disposer les objets de manière à les comparer et à juger des rapports entre son corps et ces objets. Il opère dans un monde a-géographique, définition spatiale de la folie.

La trace

Lors d'une de ses rares promenades apaisées, un matin ensoleillé, alors que la neige est tombée durant la nuit, Lenz s'écartant du chemin grimpe une pente douce. « Keine Spur von Fusstritten mehr », toutes traces de pas ont disparu²², écrit Büchner comme pour prolonger sa réflexion sur l'égarement. Voilà définie à nouveau par la négative, comme le faisait Senancour pour les expé-

riences d'Oberman, une propriété du chemin que je voudrais maintenant aborder pour elle-même : celle de marquer une trace et de rassembler des traces. En fait, cette propriété est double, et il faut commencer par en séparer les deux faces. D'abord marquer une trace : on devrait dire plutôt, *être trace*, car le chemin est constitué par des traces, par la mémoire sur le sol du passage des hommes. Ensuite inscrire un tracé, c'est-à-dire griffer la peau de la Terre d'une ligne continue, faire dans le paysage une strie légère ou un trait appuyé, parfois irrégulier, apparaissant et disparaissant. Reprenons d'abord l'un après l'autre ces deux aspects, pour les unifier ensuite.

Le chemin est une mémoire du passage des hommes, ils y abandonnent ou y marquent les traces de leurs allées et venues sous forme de pièces de monnaie, d'objets quotidiens, de monuments, d'inscriptions, d'empreintes. L'archéologie des chemins découvre des vestiges anciens au passage des cols, aux haltes près des sources, qui permettent de reconstituer l'histoire des voyages, du commerce, de la guerre ou de la dévotion. Pour l'œil qui cherche, le chemin devient une piste, au sens spatial comme au sens heuristique, en développement comme en profondeur ; on y découvre des indices non seulement sous forme d'objets, mais jusque dans la marque d'un pas, l'usure d'une pierre, la courbe d'un talus. La connaissance des chemins se fait collecte des signes et lecture du temps, et les chemins eux-mêmes sont vus comme les segments d'une histoire ou d'une civilisation dont ils témoignent. Mais le chemin est aussi mémoire dans un sens individuel. Mémoire du passé propre d'un voyageur, lorsque celui-ci retourne sur ses pas,

repassé sur ses traces, le chemin peut être un espace de pratiques individuelles réitérées, de promenades fréquentes ou de passages obligés ; il apparaît alors au promeneur comme une superposition de strates dont chacune correspond à un souvenir, à un passage, à un état de l'être. La trace n'est plus matérielle, produit d'un contact ancien, mais mémorielle, réactualisation d'un sentiment passé qu'elle met en rapport avec le présent.

Grand voyageur, Chateaubriand est toujours attentif à ces effets de stratification et de réapparition du passé. Il ne manque jamais de rapprocher les lieux de ses voyages, de les faire surgir l'un dans l'autre. Les cols des Alpes, qu'il a franchis à plusieurs reprises, sont pour lui l'occasion de rappeler ses anciennes traversées, voire, dans l'écriture de ses *Mémoires*, d'anticiper sur les voyages futurs. Les chemins du Mont-Cenis, du Simplon, du Saint-Gothard, il les parcourt *maintenant*, lors de ce passage-ci, tout en faisant reparaître par le souvenir les pensées et les sentiments qu'il a eus naguère – voire il y a fort longtemps puisqu'il passe les Alpes une douzaine de fois entre 1803 et 1833. Mais la chose la plus intéressante dans sa description des chemins des Alpes, c'est sa vision unifiée de la question de la trace. D'une part son approche ne sépare pas le social de l'individuel, l'histoire des hommes et des sociétés de l'histoire personnelle²³. D'autre part il ne disjoint pas le chemin comme réapparition de vestiges et de souvenirs, de la question du *tracé*, du chemin comme forme et construction liées à un terrain particulier. Lisons cette citation un peu longue :

« Les chemins modernes, que le Simplon a enseignés et que le Simplon efface, n'ont pas l'effet

pittoresque des anciens chemins. Ces derniers, plus hardis et plus naturels, n'évitaient aucune difficulté; ils ne s'écartaient guère du cours des torrents; ils montaient et descendaient avec le terrain, gravissaient les rochers, plongeaient dans les précipices, passaient sous les avalanches, n'ôtant rien aux plaisirs de l'imagination et à la joie des périls. L'ancienne route du Saint-Gothard, par exemple, était tout autrement aventureuse que la route actuelle. (...)

Enfin, ce n'était pas des hommes comme nous qui traversaient autrefois les Alpes, c'étaient des hordes de Barbares ou des légions romaines. C'étaient des caravanes de marchands, des chevaliers, des condottieri, des routiers, des pèlerins, des prélats, des moines. On racontait des aventures étranges: Qui avait bâti le pont du Diable? qui avait précipité dans la prairie de Wasen, la roche du Diable? Ça et là s'élevaient des donjons, des croix, des oratoires, des monastères, des ermitages, gardant la mémoire d'une invasion, d'une rencontre, d'un miracle ou d'un malheur²⁴. »

Le tracé des voies et la trace des passages sont les deux faces d'un seul et même problème, et constituent une propriété du chemin qu'on doit considérer d'un seul tenant, comme le confirme la préférence ontologique que Chateaubriand accorde aux anciens chemins. Leur qualité de *présence* lui apparaît très supérieure à ce qu'elle est sur les routes modernes: présence au monde par leur proximité du terrain, leur accord avec le sol et le relief; présence des choses et des gestes humains par la densité dont ils étaient remplis, que leur forme géographique appelait et dont elle conserve la mémoire. Les chemins modernes, voués à la vitesse et au confort, sont en défaut d'être: la rela-

tion d'un point à un autre s'est substituée à la présence du lieu et de l'instant. Dans *l'Emile*, en 1761, Rousseau avait déjà fortement marqué cette opposition dans les réflexions qu'il fait sur l'éducation de son élève. Il y rejette les voyages rapides au profit de la lenteur; aux chaises de poste il préfère la marche, favorable à l'observation, à la saisie des paysages et des détails, à la liberté du rythme:

« Nous ne voyageons donc point en courriers mais en voyageurs. (...) Nous ne le (le voyage) faisons point tristement assis et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. (...) (En marchant) on observe tout le pays, on se détourne à droite, à gauche, on examine tout ce qui nous flate, on s'arrête à tous les points de vue. (...) Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes comodes, je passe par tout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir (...). Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pitagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue²⁵... »

La référence aux philosophes de l'Antiquité (le trio nommé n'est nullement indifférent: ce sont les penseurs de l'être et de la science) montre bien l'avantage ontologique que Rousseau attache au pas humain et à sa liberté, au contact avec les choses et les travaux des hommes. La mention des infrastructures viaires n'est pas moins significative: à partir du milieu du XVIII^e siècle, la France développe son réseau routier pour le transport des voyageurs et des marchandises; les techniques nouvelles mises en œuvre par l'administration

royale des Ponts et chaussées permettent d'élargir et de rectifier les routes, de les rendre plus stables et plus rapides, de les entretenir régulièrement. C'est une des formes de ce *progrès* qui paraît pernicieux à Jean-Jacques. A ses yeux, les chemins anciens, si ravinés qu'ils fussent, si lents et sinueux, n'évitant aucun détour, gardaient constamment le voyageur dans la proximité des choses :

«Aperçois-je une rivière? je la cotoye; un bois touffu? je vais sous son ombre; une grotte? je la visite; une carrière? j'examine les minéraux. Par tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais²⁶.»

Voulant mettre en évidence les contraintes instituées par les techniques modernes du génie civil et les horaires de la poste, et faire l'éloge de la liberté, Rousseau attribue aux choix du marcheur ce qui constitue en fait une donnée géographique des chemins du monde ancien : l'irrégularité de leur tracé et leur adhérence au terrain sur lequel ils sont construits. Accompagnant et épousant le territoire plus qu'ils ne le traversaient, les chemins anciens faisaient don au voyageur, avec la lenteur, d'une *phénoménalité* inépuisable et heureuse – au moins selon Rousseau.

Cette évolution de la mobilité que les routes d'Angleterre et de France ont connue au cours du XVIII^e siècle, se produit dans les Alpes à partir du début du XIX^e. La route du Simplon construite par Napoléon et ouverte aux voitures en 1806, marque le début du changement. Chateaubriand répercute les échos d'une mutation technologique dont, s'agissant du Simplon et du Gothard, les nouvelles éditions des guides pouvaient l'informer

amplement; il en saisit pertinemment les enjeux. Lui qui ne marche pas, à l'instar des aristocrates du XVIII^e siècle pour lesquels la marche appartient au peuple, ne considère pas cette propriété de « traçage » du point de vue des sensations et du corps, mais la traite sur les plans historique et mémoriel, ainsi que d'un point de vue esthétique comme appartenant au paysage. Ainsi écrit-il de l'ancien chemin du Gothard :

«Le pont du Diable méritait sa renommée, lorsqu'en l'abordant on apercevait au-dessus la cascade de la Reuss, et qu'il traçait un arc obscur, ou plutôt un étroit sentier à travers la vapeur brillante de la chute²⁷.»

Ou du chemin du col du Mont-Cenis :

«Bientôt le paysage atteint toute sa grandeur; les forêts de pins, jusqu'alors assez jeunes, vieillissent; le chemin s'escarpe, se plie et se replie sur des abîmes; des ponts de bois servent à traverser des gouffres où vous voyez bouillonner l'onde, où vous l'entendez mugir²⁸.»

L'approche globale et généralisante de ce dernier texte – avec les verbes réflexifs répétés, les pluriels, l'hypotypose – est marquée par un style emphatique peu éloigné de certaines pages d'*Atala*, d'un romantisme quelque peu échevelé. Si elle est plus rhétorique que plastique, l'esthétisation n'est pas moins évidente. Elle l'est plus encore pour la description du pont du Diable qui précède, au caractère graphique appuyé, faite sans doute à partir des nombreuses gravures qui circulaient, et qu'on vendait dans les auberges et les villages le long de la route. Les peintres du tournant

du siècle, petits maîtres amateurs de pittoresque ou premiers romantiques, ont abondamment imagé le chemin. Chemins de premier plan, où une scène de genre montre des bestiaux au repos avec des bergers ou des voyageurs (de la Rive, Biedermann) ; vues de chemins s'éloignant dans la montagne, se perdant au détour d'un bois, creusés dans la roche au-dessus des précipices (Wolf, Turner) ; arc léger des ponts de pierre, droite et courte jetée des ponts de bois (Pars) ; la route du Simplon elle-même a très rapidement été l'objet de gravures, la plus célèbre série, et la plus belle, étant celle des Lory²⁹.

Le paysage

La phénoménologie du chemin trouverait à se documenter chez la plupart des voyageurs romantiques, et de manière très dense chez certains tels Ramond de Carbonnières ou Théobald Walsh. Je voudrais pour conclure en faire une lecture chez un auteur dont le périple alpin reste peu connu, et dont le récit montre une véritable fascination pour les chemins extrêmes et les expériences limites, avec lesquels il identifie le voyage dans les Alpes. Il s'agit d'Astolphe de Custine, qui voyagea en Suisse en 1811, à peine âgé de 20 ans. Il publia longtemps après, en 1830, un récit très littéraire, largement réécrit et réorganisé de manière à faire apparaître un substrat symbolique et des jeux de miroir et de second degré où la citation masquée et l'ironie ont leur part³⁰.

Dans une suite de lettres écrites à des correspondants affectivement proches, mais peu précisés,

Custine raconte plusieurs courses en montagne. Il y fait montre d'une attention constante pour les chemins, pour les détails de leur construction, leur tracé, leurs difficultés. Lors d'une excursion au-dessus de la vallée de Chamonix, en vue de visiter l'endroit dénommé le Jardin, célèbre par les *Voyages dans les Alpes* de Saussure, son récit accorde la vedette à la description minutieuse des péripéties du sentier, de son extrême étroitesse, de sa longueur, des arêtes de rocher ou de glace qu'il franchit, des escalades qu'il exige, des éboulis qu'il traverse. Les guides ne semblent être là que pour aider le voyageur à marcher sur ce sentier, tant il est difficile ; on croise un berger qui doit porter ses moutons pour franchir la Mer de Glace... Tout le paysage est décrit à partir du chemin parcouru, médiateur indispensable, sinon centre même de l'excursion. La mise en évidence du chemin est plus insistante encore lors d'une excursion dans l'Oberland bernois, au-dessus de Lauterbrunnen. Un guide lui ayant parlé d'un chemin très mauvais, et même dangereux, « connu et fréquenté que des chevriers et des chasseurs de chamois »³¹, le jeune homme brûle de s'y lancer au point de décider d'entreprendre la marche immédiatement, alors que l'après-midi est déjà bien avancée. Il commente sa propre attitude :

« Si j'entends nommer un roc inaccessible, je brûle de le gravir, si l'on me parle d'un chemin impraticable, je ne puis renoncer à l'essayer, dussé-je n'y voir et n'y trouver que fatigue et qu'ennui. (...) Plus un chemin est scabreux, plus je me sens élevé au-dessus de moi-même par l'effroi auquel je me suis exposé volontairement en choisissant ce passage. (...) Le seul bonheur de

l'homme est de sortir des routes ordinaires et de briser les indignes entraves qui le forcent à ramper ici-bas³².»

Et quelques lignes plus loin, il précise :

« Il me fallait grimper par un chemin que je n'es-saierai pas de vous décrire ; je vous dirai seulement qu'il m'a paru beaucoup plus difficile que tout ce que j'ai vu en allant au Jardin. »

Il y a là les sentiments du défi, une sorte d'héroïsme qu'on pourrait considérer comme appartenant déjà à l'alpinisme moderne. En fait, Custine n'accorde pas tant son attention à la montagne, à la victoire sur les cimes, ni aux chemins eux-mêmes à proprement parler, qu'à lui-même ; ou mieux encore à une sorte d'explicitation, au sens quasi étymologique de « dépliement », de lui-même que les chemins de montagne lui permettent de réaliser, au moins par l'écriture. Cette sortie de soi doit avoir lieu sur le mode du dépassement et de l'élévation. *Chemin faisant* : chez Custine, les accidents du chemin ne renvoient pas à sa substance, mais à l'être intime du promeneur, selon une tournure générale qu'on identifie comme romantique, et qu'on a vue à l'œuvre précédemment chez Wordsworth, où elle offrait pourtant une configuration toute différente. Car il y a deux voies dans la phénoménologie romantique du chemin : l'une dans laquelle c'est le monde qui s'ouvre, se donne à connaître comme *apparaître* de ses phénomènes dans une intuition supérieure de la conscience ; l'autre où le sujet se découvre à lui-même à l'aide de figures qu'il reconnaît (ou qu'il

compose) dans le monde. Le jeune Custine est presque entièrement du côté de la seconde :

« La nature en ces lieux m'expliquait mon cœur, je le retrouvais avec toutes ses bizarreries, et j'ose dire avec toute sa noblesse³³. »

Ce bénéfique de clarification que la conscience romantique poursuit vaut pour la nature entière, dont le chemin n'est qu'un élément particulier. Écartant les propriétés de vectorisation et de traçage qui caractérisent le chemin, Custine ne met en avant que sa propriété paysagère, et encore dans une définition restreinte. Mais il la pousse à ses extrêmes, et c'est en ce sens que son texte est intéressant pour nous.

Son voyage dans les Alpes comporte le récit de plusieurs excursions, parmi lesquelles deux grands moments paysagers : la course au Jardin et la marche dans le Trümmeltal. J'ai déjà présenté brièvement ces deux récits pour le rôle central qu'y joue le chemin. La course au Jardin est matinale, et la description fait valoir toute la magie de la lumière naissante, les transparences de l'air, les irisations des glaces. « Je me croyais au premier jour du monde », écrit Custine, qui reprend ici les lectures qu'il a faites de Bourrit, de Saussure, de Ramond. Il est plus personnel dans sa description crépusculaire et nocturne des paysages du Trümmeltal. Là le monde, placé sous une lumière disparaissante, déploie des tonalités chaotiques et funèbres, dans un désordre minéral angoissant. En arrière-plan, une haute montagne solitaire, la Jungfrau, reste nimbée d'une clarté pâle. La déambulation est essentielle : non simplement parce que le jeune voyageur ne s'arrête pas un instant, que sa promenade est un

aller-retour hâtif et anxieux, mais parce que le paysage est perçu et représenté dans le double mouvement de la marche et de l'avancée de la nuit. Le déroulement du temps et la découverte successive du chemin prennent le pas sur la contemplation et la structuration de l'espace. Le corps tout entier participe à la perception paysagère, à la fois par la nature extrême du chemin (le jeune homme tombe, se laisse glisser sur le derrière, son guide le pousse et le tire...) et par la multiplicité des sensations. Enfin et surtout le cheminement dans le paysage, qui est cheminement vers le haut, apporte au promeneur une révélation d'ordre religieux. A la fin du récit du voyage en Suisse (sans doute écrit en 1830), on lit un plaidoyer pour le christianisme; mais dans le moment des excursions, le jeune homme éprouve le sentiment jaillissant, poétique, d'un monde *habité*, aux deux pôles de la création et de la destruction:

« On sent ici que (...) les pierres sont pénétrées comme nous d'une puissance créatrice » (au Jardin).

« Dieu se montrait à moi, mais armé de toute sa colère; brisant son ouvrage, et préludant à la justice des derniers jours³⁴ » (Trümmeltal).

On le voit, les propriétés du chemin ne sont pas absentes, au contraire; mais elles sont toutes orientées par le *moi* du promeneur, et placées dans la lumière d'une révélation d'un autre ordre. Le déploiement du moi dans la nature, par la double médiation du chemin et de l'élévation, ouvre au sentiment de l'infini. Les pages consacrées au voyage en Suisse sont organisées pour donner tout son sens à l'expérience religieuse qu'est censée

avoir apporté au jeune marquis la haute montagne. Lors d'une dernière excursion au Sidelhorn, dans le massif du Grimsel, Custine raconte l'ascension commencée à la fin de la nuit, la montée vers le soleil, les premiers éclats colorés sur les hauts pics, et enfin l'arrivée dans une aire de lumière éclatante, près du sommet, au moment où les rayons du soleil touchent la montagne. La narration, très construite, noue ensemble les impressions sensibles et la texture symbolique de ce chemin vers la lumière que parcourt le marcheur. Décrivant le paysage de l'aurore, Custine se montre très attentif aux phénomènes météorologiques, aux clartés naissantes, aux brumes, aux colorations subtiles qui accompagnent l'apparition du soleil. « Anéanti, terrassé d'admiration », sa description culmine dans une sorte de prière au Créateur. La toute fin de ce récit revient à la figure du chemin: au moment de quitter le sommet, le promeneur remarque une pyramide faite de cailloux entassés, ce que nous nommons aujourd'hui un *cairn*, « frêle monument dont les bergers ont coutume d'orner les plus hautes sommités des Alpes. C'est une pyramide que dans leur langage ils appellent un *homme*, peut-être par allusion à sa fragilité³⁵! »

Le jeune homme y ajoute une pierre sur laquelle il a gravé son nom: le chemin, le paysage et l'écriture se rejoignent dans ce geste. Le *moi* qui s'était déployé sur les chemins et perdu dans l'immensité, se resserre sur une graphie, devient *trace* sur la surface d'une pierre plate ramassée sur le chemin; il confie sa mémoire à la fragilité d'une sorte d'autel archaïque et passager, à un hermès alpin...

En terminant son chapitre, Custine cherche à définir ses sentiments à propos des Alpes, les exaltations et les déceptions qu'il y a trouvées. Une dimension réflexive nouvelle apparaît: la conscience d'une sorte d'illusion de grandeur à laquelle l'attente, ses lectures, l'aura mythique qui entoure les hautes montagnes, l'auraient entraîné. Finalement, conclut-il, ce ne sont pas les beautés sensibles ni les impressions sublimes qui comptent, mais leur dépassement vers une «vérité métaphysique» de la Création. Dans cette exaltation mêlée au goût de l'infini, Custine me semble représenter ce que le romantisme a produit de plus équivoque: la dissolution de l'attache géographique de l'homme dans le sentimental, la confusion du chemin et du cheminement avec leurs prolongements personnels. D'une certaine façon, la folie de Lenz, qui «s'enfouit dans le grand Tout» et perd tous repères spatiaux jusqu'à la notion même de chemin, est le prix de cette équivoque. Ni Wordsworth ni Senancour n'étaient tombés dans la confusion, qui ont su garder séparés les deux plans, l'un pouvant mener à l'autre, mais jamais le rendre caduc ou superflu. N'est-ce pas là, dans ce dialogue entre le géographique et le poétique, l'épreuve proposée au marcheur romantique, qui peut bien se perdre dans les nuages mais non quitter trop longtemps les chemins battus?

NOTES

1. Fayard, Paris, 1983.
2. Il y a en effet d'autres propriétés du chemin, et d'autres chemins: ainsi ceux-ci forment-ils un élément essentiel du tissu des relations sociales et pratiques dans la campagne ancienne, comme l'a montré Gaston Roupnel dans son *Histoire de la campagne française* (1932), Plon, «Terre humaine», Paris, 1981. S'agissant du paysage de montagne et des chemins, je voudrais aussi renvoyer à mon livre *La Découverte des Alpes et la question du paysage*, Georg, Genève, 2002, chap. VII. Voir aussi: *Les carnets du paysage*, Cheminements, Actes Sud et l'École Nationale Supérieure du paysage, automne/hiver 2004, n° 11.
3. Voir C.W. Thompson, *Walking and the French Romantics*, French Studies, vol. 13, 2003. Les documents littéraires sont donc doublement significatifs pour nous: parce qu'ils sont liés étroitement à la question du sujet, et parce que le romantisme «invente» la marche pour la culture européenne.
4. Voici le texte complet: «Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux que j'ai faits seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées: je ne puis presque penser quand je reste en place; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appetit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré sans gêne et sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière; mon cœur errant d'objet en objet s'unit, s'identifie à ceux qui le flatent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux.» dans *Les Confessions*, Livre quatrième, Gallimard, éd. de la Pléiade, Paris, 1959, p. 162.
5. *Ibid.*, p. 172.
6. Voir mon article «Nébulosité, transparence: météorologie et sensibilité dans *Oberman*», à paraître dans le volume du 200^{ème} anniversaire d'Oberman, Presses de l'ENS, Paris,

2005. Sur l'histoire de l'air des montagnes, voir « Le bon air des Alpes », *Revue de géographie alpine*, 2005, n° 1.
7. *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse*, Bâle, J. J. Tourneisen, 1795. Cet ouvrage a été réédité de nombreuses fois pendant la première moitié du XIX^e siècle, avec ou sans l'accord de son auteur, sous le titre : *Manuel du voyageur en Suisse*. Je cite l'édition de 1810, Zurich, Orell, Füssli et Compagnie.
 8. *Ibid.*, p. 15.
 9. Je cite d'après *Le Prélude*, Introduction, traduction et notes de Louis Cazamian, édition bilingue anglais-français, Aubier Montaigne, Paris 1949, Livre VI, pp. 270-271 : « Imagination – here the Power so called / Through sad incompetence of human speech, / That awful Power rose from the mind's abyss / Like an unfathered vapour that enwraps, / At once, some lonely traveller. I was lost; / Halted without an effort to break through; / But to my conscious soul I now can say – / "I recognise this glory..." »
 10. Il s'agit de Béatrice Didier; elle poursuit : « ... grand lecteur de Mentelle, qui enseigna la géographie à l'École Normale de l'an III. » Voir Etienne Pivert de Senancour, *Obermann*, dernière version, éd. par Béatrice Didier, Champion, Paris, 2003, Introduction, p. 25. Je citerai l'édition de 1804, plus accessible, sous le titre de *Oberman*. On aura noté la double graphie : dans la première édition, Senancour n'avait mis qu'un seul n au nom de son héros; à partir de la seconde, en 1833, il a mis deux n. Dans cette dernière graphie, la pseudo étymologie se lit mieux : *l'homme du haut*.
 11. La lettre XXII, datée du 12 octobre : la mention de la saison, avec ses connotations climatiques et végétales, est importante.
 12. J'ai effectué la comparaison sur la *Carte de la Forest de Fontainebleau et de ses environs : divisée en ses huit Gardes où sont distingués les anciennes et nouvelles routes, croix, carrefours, chemins, hautes futayes, bruyères, roches, etc.*, chez Denis et Pasquier, Paris, 1764.
 13. Cité d'après : Senancour, *Oberman*, éd. de Fabienne Bercegol, GF, Paris, 2003, p. 106 (éd. de 1804). On aura noté les marques nombreuses de l'intentionnalité.
 14. *Ibid.*, p. 105.
 15. Erwin Straus, *Du Sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, traduit de l'allemand par Georges

- Thinès et Jean-Pierre Legrand, Jérôme Millon, Grenoble, 1989 (*Vom Sinn der Sinne*, 1935).
16. Georg Büchner, *Lenz* (1835). Je cite d'après l'édition des *Œuvres complètes* parue chez Deutscher Klassiker Verlag, Frankfurt am Main, 1992, Band I, *Dichtungen*. Il existe plusieurs traductions françaises; je me réfère ici à l'édition donnée par Michel Cadot, GF, Paris, 1997; j'y préfère parfois ma traduction. Le personnage du récit de Büchner est inspiré par un épisode de la vie du poète Jakob Michael Reinhold Lenz (1751-1792). Lenz fit des études à Strasbourg à l'époque du *Sturm und Drang*, mouvement poétique auquel il appartient. Il séjourna brièvement chez le pasteur Oberlin, dans les montagnes alsaciennes, en 1778. Le texte de Büchner « encadre » le romantisme allemand : il marque l'un de ses débuts par le *Sturm und Drang*; et l'une de ses fins par le réalisme.
 17. « Es lag ihm nicht's am Weg »; « er kam bald vom Weg ab »; « er suchte keinen Weg », *ibid.*, pp. 225, 230, 237.
 18. « In diesem Zustand legte er den Weg durch's Gebirg zurück », *ibid.*, p. 210.
 19. Le texte dit : « Er war vollkommen gleichgültig », « il était complètement indifférent », *ibid.*
 20. *Ibid.*, p. 225. « Die Gipfel und höhe Bergflächen im Schnee, die Täler hinunter graues Gestein, grüne Flächen, Felsen und Tannen ». La phrase reste sans verbe, ses structures grammaticales sont incertaines.
 21. *Ibid.*, p. 226. « Er wühlte sich in das All hinein. »
 22. *Ibid.*, p. 230.
 23. Caractéristique générale de son écriture historique et de la manière dont il pense sa propre présence dans le monde, comme cela a été remarqué par les commentateurs des *Mémoires d'Outre-Tombe*.
 24. François René de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Livre trente-cinquième, chap. 13, éd. Jean-Claude Berchet, Classiques Garnier, Paris, t. IV, pp. 147-148. Chateaubriand rappelle avec raison l'origine médiévale des « anciens chemins ». Paul Zumthor écrit : « Le chemin médiéval (...) profondément inscrit dans la mémoire de chacun, dans les traditions locales, est hommage à l'espace. (...) De village en village, le chemin est série ordonnée de lieux; mais, en lui-même, il est lieu; milieu aussi, autant que voie de communication. » (Paul Zumthor, *La Mesure du monde*, Seuil, Paris, 1993, p. 173).

25. Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation* (1761), in *Œuvres complètes*, t. IV, Gallimard, éd. de La Pléiade, Paris, 1969, pp. 771-772. Voir le commentaire qu'apporte à cette page l'historien des voyages qu'est Daniel Roche : *Humeurs vagabondes*, Fayard, Paris, 2003, p. 225 *passim*.
26. Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, *op. cit.*, pp. 771-772.
27. *Mémoires d'Outre-Tombe*, Livre trente-cinquième, chap. 13, éd. Berchet, t. IV, pp. 147-148. Le paragraphe (déjà cité partiellement ci-dessus) raconte la traversée du Gothard effectuée en 1832, lors du voyage à Lugano.
28. *Voyage en Italie*, in *Œuvres romanesques et voyages*, éd. Maurice Regard, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1969, t. II, p. 1431. Il s'agit du premier passage du Mont-Cenis pour l'auteur, qui se rend à Rome en 1803. Le texte paraît pour la première fois en 1827.
29. D'une façon massive, l'artiste romantique affecte de préférer le chemin dont il privilégie les formes anciennes ; la route est pour le touriste, qui voyagera bientôt en groupe, sur des parcours prescrits et de manière organisée. Sur la route moderne on lira l'ensemble d'articles présentés dans *Qu'est-ce qu'une route ?*, *Les Cahiers de médiologie* n° 2, 1996.
30. Voir Marquis de Custine, *Mémoires et voyages...*, préface de J.F. Tarn, éd. François Bourin, Paris, 1992. Je renvoie à cette édition par le numéro des pages. Sur Custine on lira, outre la biographie de J.F. Tarn, l'essai de Francine-Dominique Liechtenhan, *Astolphe de Custine. Voyageur et philosophe*, Paris, Champion, 1990. L'auteur souligne le fait que Custine, lecteur et admirateur des romantiques allemands, a cherché dans ses récits de voyage à mettre en œuvre leur théorie de l'ironie.
31. Marquis de Custine, *op. cit.*, p. 31.
32. *Ibid.*, pp. 31-32.
33. *Ibid.*, p. 32. Plus loin, revenant sur l'ensemble de son voyage, il rappellera qu'en voyant pour la première fois les Alpes, il s'était écrié : « C'est l'empire du chaos, courons y chercher notre image ! » (p. 48).
34. *Ibid.*, pp. 25, 32.
35. *Ibid.*, p. 43.